L'esthétique de l'ineffable

Fragments herméneutiques de l'œuvre de Yoel Tordjman

Nathalie Roudil-Paolucci

La rose du pur et de l'impur

Un saut à la ligne, un phonème, un accent aigu, un mot, une architecture sémantique, une virgule bohème, peuvent-ils ouvrir au réel ? Sont-ils seulement des étiquettes d'une langue collective codifiée ? Expriment-ils l'*éMoi* des sens ? Donnent-ils à entendre les lointains échos de la physis [1]?

Tantôt comme un leurre, tantôt comme une utopie, tantôt comme verbe créateur, la langue n'est-elle qu'opacité ou laisse-t-elle entrevoir, derrière la surface des mots, le « bruissement » du sens ? Que reste-t-il du langage après avoir traversé les passerelles courbes et invisibles de l'irrationnel ?

L'approche phénoménologique[2] n'est pas une psychologie des émotions mais une ouverture à l'apparition et à l'expérience qu'elle suscite. Il est nécessaire de respecter le "phénomène", c'est-à-dire l'apparaître-même, le comprendre dans son *pro-jet* le plus signifiant et non l'expliquer par une étude ou un rapport d'expertise. L'exploration herméneutique[3] peut alors écrire par des signes, ce qui fait signe à l'apparaître de l'œuvre.

Il est donc difficile d'écrire sur une œuvre car le péril de la réduire à la surexposition prosaïque du langage est toujours tapi dans l'ombre.

L'écriture et l'apparaître sont deux éléments distincts qui laissent une béance difficile ou impossible à combler. Le texte doit chercher à parler de la *Présence* sans la voiler des mots

---

[1] Physis ou phusis : la *physis*, toujours en mouvement aime à s'"abriter" parce qu'à l'abri du voile, le « cèlement », l'occultation sont pour elle la garantie du "surgissement" et de "l'éclosion.

[2] Phénoménologie : expérience directe vécue par un sujet.

[3] L'herméneutique est un dépassement de la phénoménologie car elle s'applique à ce qui ne se montre pas. Elle s'exempte de l'interprétation de la conscience qui dissimule un rapport authentique à l'être.

Pour ne pas choir sous la tyrannie de la narration, écrire sur l'œuvre de Yoel Tordjman demande de travailler sous quelques formes de transes hypnotiques et méditatives.

En d'autres termes de faire acte d'*épochè* - mettre en suspens son jugement - la conscience aliénée et réifiée par les cadres de références mondains.

Il nous parait de faire *tabula rasa* avec les conventions et de laisser l'écriture se déréaliser pour apporter à ce texte ce qui me semble proche de l'apparaître et du sens à l'œuvre.

S'il était possible de dévoiler ce qui « *EST* », les mots livreraient, alors, en miroir, la coloration, la chorégraphie, la symbolique, ils creuseraient leur propre forme, ils dévaleraient les terres connues et inconnues, traverseraient l'histoire, la culture, l'ineffable torture du sacré, la rose du pur et de l'impur, l'imaginaire, les rêves des siècles dorés et offriraient la possibilité de voir l'œuvre de Yoel Tordjman dans sa pure visibilité.

Mais l'utopie d'une langue qui pourrait nous rendre *voyant* - par un dérèglement de la « grammaire », de la syntaxe ; par toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie, que les sirènes d'Ulysse nous chantent inlassablement ; par tous ces poisSons exquis qui nous attirent et que l'on décline au profit du projet austère de la morale ; par toute cette sagesse animale ou immorale qui nous captive ; par l'accueil de toutes les gammes de soi..., - reste une utopie ; à moins que l'éclat du cénotaphe éclaire et éveille les esprits.

Cénotaphe

Il est des œuvres qui parlent beaucoup trop et d'autres remplies de boniments. Certaines donnent à manger aux yeux, elles décorent héroïquement votre intérieur ; le canapé cuir et la tapisserie y sont aimablement assortis. L'esthétique mondaine est partout, elle se cache derrière de nombreuses œuvres d'art, elle se cache même dans certains sourires.

Le philosophe **Friedrich Nietzche** propose de penser les *choses* et non les *mots*. Il est important de ne pas se soumettre à la logique du langage ordinaire déshabillé de ce qu'il y a de plus puissant chez l'homme. Selon le philosophe, l'idiosyncrasie[4] qui s'est délivrée de la pensée commune n'est pas communicable. L'écrivain emploie son propre vocabulaire, et s'exprime poétiquement quand il aborde le monde au-delà de ses représentations.

Odi profanum vulgus, dit **Horace**. Pour toucher les hommes faudrait-il consentir à parler leur langage vulgaire et se noyer dans la banalité sirupeuse de la belle plastique ?

Il y a pourtant deux langues vulgaires : la plus répandue est celle des masques, du fard et de l'artifice ; la plus rare est celle de la « *langue vulgaire illustre* ».

Le poète **Dante Alighieri**[5] s'aperçoit que cette panthère-là (la langue vulgaire illustre) n'est localisable nulle part et pourtant on en respire son parfum, on rentre en résonance affective et intellectuelle avec elle. C'est une langue de la terre qui réunit les hommes, une langue qui donne la possibilité de parler sa propre singularité avec une autre singularité. Etrange familiarité d'où surgit une incroyable sensation de proximité au sein de la distance entre les êtres humains de ce pays et de cet autre pays.

Il y a un verbe, poétique, qui n'a pas besoin d'éducation, ni de recommandation, ni de servir de décoration, ni de grammaire, ni de syntaxe ; un verbe qui souffle le vent d'un arrière-pays, fait entendre le « bruissement » du sens et les pulsations du corps. Ces lettres-là, corps de l'Etre, qui donnent vie à toute existence, qui font exister la matière inanimée se lisent et se donnent à voir dans l'œuvre de Yoel Tordjman. Œuvre qui nous fait voyager entre les espaces du visible et de l'invisible, du

[4] L'idiosyncrasie est un ensemble de particularités et de traits de caractères propres à chaque individu et qui définit son ontologie.
[5] Dante Alighieri, De vulgari eloquentia (« De l'éloquence vulgaire »). Probablement écrit entre 1303 et 1304.

tangible et de l'intangible ou plutôt nous propose de voir à partir de la surface des choses et de l'espace prosaïque, ce qui traverse, résonne, vibre et bruisse du Néant. Habiter cette clairière de lumière, c'est habiter poétiquement le monde démasqué.

Hiérophanie

« Apparemment nous nous trouvons devant un « paysage » et tout d'un coup se découvre un « monde », nous croyons avoir affaire à un double des clichés pictural et nous avons la présence d'un lieu impénétrable. Cette manifestation d'un inconnu radical, nous dit qu'il n'y a pas d'accès immédiat à son être qu'il faut prendre le détour par l'œuvre qui nous expatrie de l'évidence des choses pour nous rapatrier dans l'inattendu. C'est bien d'une étrangeté de l'homme au monde d'un exotisme originaire dont parle la peinture. L'exil de soi, la quête d'une terre plus juste et féconde appelle la possibilité même de la part de l'homme de se penser « hors de » se concevoir sur un mode adversatif non pas comme plénitude ou manque mais comme être excessif. ***Il y a assurément une relation profonde entre l'utopie et la condition inachevée de l'être au monde*** » Ricardo Pineri[6].

Otez le mouvement, ni lieu, ni vide, ni temps ne sont possibles. [7]

Du corps des lettres provient tout ce qui est, tout ce qui disparaît et tout ce qui sera. C'est par l'Etre des lettres qu'apparaissent les fleurs, le ciel, le désert, les hommes, les femmes, les oiseaux, les pierres et les choses. Ils animent les yeux, circulent les uns à travers les autres et apparaissent sous des formes différentes. Les

[6] Ricardo Pineri, *L'île matière de Polynésie*, éditions Le motu 2004
[7] Tout est mouvement, un concept cher à Yoel Tordjman. Citation d'Héraclite, philosophe de la fin du VIe siècle avant l'ère chrétienne.

titres donnés à chaque collection de l'œuvre de Yoel Tordjman, pénètrent le voile et font descendre jusqu'à nous, l'image qui en ressort. Une image sauvegardée, du passage que le voyant nous offre en partage. Ici ou là, nulle part et en même temps partout, le produit d'ondes et de particules *sacrées.*

TITRES DES COLLECTIONS

Réflexion
Seasons
Horizon
Evolution

Motion
Illusion
Expression
Coloration
Composition
Emotion
Floraison

Variation
Transmutation

Projection

La manifestation du sacré, l'envol « méta-physique » apparaît à nos yeux pour dévoiler quelques fragments de l'Etre. La pupille est traversée et par ce mouvement, nous rend amoureux, non pas comme le prosaïque de l'amour mondain mais par *innamoramento*, un bonheur mêlé d'inquiétude et de passion suscité par le regard. La conversion de l'amant qui voit pour la première fois l'objet de son amour et dont l'image se grave au fond de ses yeux ne quittera plus jamais ce qui est maintenant en son âme. Ses yeux, sont le miroir de l'âme, et c'est par eux qu'est perçu désormais l'absolu « amoureux ». L'écho de l'originaire, qu'il fût intact ou déformé est encore là, et par de-là, on ne peut plus faire marche arrière, ni passer outre une fois que l'*innamoramento* est en œuvre.

Feu, terre, air, eau

En hébreu, le vocable nature n'existe pas ; il est coupé et relié par deux mots : « ciel et terre ». L'œuvre de Yoel Tordjman s'ouvre depuis la terre d'Israël, elle est traversée par ses coupures ses combats, évoque le feu, la terre, l'air et l'eau depuis ses quatre espaces géographiques. Voir, alors, l'impact d'un monde surpris dans son apparition originaire. Un monde qui se manifeste brillant, bruyant, bouillonnant.

Voir, alors, les temps primitifs de la terre dans son infinie variété et toute la vigueur d'une énergie inépuisable, avant que les trivialités n'aient proliférées ou que la société automatique n'ait altéré l'aspect des paysages, de la marne et du limon.

« *La nature, pour nous les hommes, est plus en profondeur qu'en surface* » dit, **Cézanne** mais il faut voir la surface pour voir la profondeur, l'enjeu est le jeu de renvoi entre la forme et l'essence, L'œuvre est concrétion de signes. Pour **Platon** c'est « ***le milieu entre le pur être et pur néant*** ». Si l'œuvre à lieu, c'est dans cette apparition du milieu qui ne cesse d'être là, discret et invisible à force d'évidence.

La nature et toutes choses représentent aux yeux de Yoel Tordjman, le lieu possible d'une émergence du sens et son œuvre s'efforce de reconduire l'infinie diversité que l'on rencontre au quotidien. Pour que les choses modernes, ne tendent pas seulement à devenir décorations ou reliques culturelles, il faut l'antidote. Ainsi, un simple objet manufacturé, anodin ou usuel peut manifester grâce au médium artistique, la vérité de l'être. Si les objets se montrent avant tout geste artistique ils ne se révèlent pleinement que par l'œuvre. La nature de l'œuvre d'art manifeste l'infra-ordinaire de l'existence entre dévoilement et dissimulation. Son mouvement et sa matière ondulatoire sont dévoilées par l'œuvre.

Nous voyons autrement, donc nous voyons autre chose, donc nous voyons ce qui apparait dans l'arrière-pays, une nature comme au premier jour, « *elle se donne toujours comme déjà avant nous et cependant comme neuve sous notre regard* » **Merleau Ponty.**[8]

[8] Merleau-Ponty, Phénoménologie et expériences, publié par Marc Richir,Etienne Tassin

Dé-exister et habiter le monde poétiquement

Si on croit que les photos sont des copies, dans leur apparente reproductibilité, elles ne sont que des leurres, prosaïques et triviaux. L'œuvre de Yoel Tordjman les défait de leur couche culturelle et montre le surgissement derrière l'apparence.

En ce sens, contrairement aux images infiniment reproductibles qui hantent nos albums et limitent notre existence, les choses nous regardent depuis l'envers du monde, elles nous enseignent à voir « un peu mieux » le réel. Elles nous transportent dans l'indécis !

Yoel Tordjman ne cesse jamais de nous rappeler la mutité d'où émergent les choses

Mais s'il était permis à l'œil de voir et de se rendre compte de la force vitale et de la spiritualité contenues dans toutes choses crées, celles qui, prennent leur source dans ce qui émane du souffle et des pulsations de la terre, alors la matérialité de toutes « choses » cesserait d'être perçue, parce que complètement anéanties par la force vitale et la spiritualité qui sont en elles. Si cela était permis, Je pourrais dire que face à l'œuvre de Yoel Tordjman : *Je dé-existe, donc je ne suis plus ici et là aussi.*

Or, le paradoxe est à l'œuvre car il est impossible de séparer le monde et le sens puisque c'est le monde qui fait apparaître le sens et le sens disparaîtrait sans le monde. L'apparaître et l'apparence se trouvent donc intimement et impitoyablement liés.

Il faudra alors envisager l'émergence d'une figure du sens dans des figures dynamiques en mouvement, troubles, énigmatiques, extatiques ou hermétiques. C'est ce leitmotiv, son rythme à l'Ouvert qui accompagne quelques découvertes d'origines. L'œuvre de Yoel Tordjman est un ailleurs par rapport au mondain, un ici quand il s'en découle. Inséparables rivaux, le sens a chuté dans le monde,

C'est un univers qui n'est pas à l'abri de la dureté de l'histoire et de la conscience inéluctable du temps mais qui pourrait pacifier nos vies si on se laissait enfin effleurer par le champ des possibles.

La thérapeutique des âmes ou l'exploration des réalités

L'homme qui a l'âme en paix n'est importun
ni à lui-même ni aux autres
~ Epicure ~

Pour **Paul Watzlawick**[9], figure de proue de la « nouvelle communication » et de **l'Ecole de Palo Alto**, c'est notre esprit qui construit la réalité. Il a y deux niveaux de réalité : une « **réalité de premier ordre** », celle que nous percevons par nos cinq sens, et une « **réalité de deuxième ordre** » qui est la signification que nous donnons à la première réalité.

Ainsi, le sens que nous attribuons aux choses et aux évènements est conditionné par nos expériences antérieures, par notre culture et par notre éducation dont nous avons hérité depuis notre plus tendre enfance.

Le philosophe grec **Epictète** avait remarqué que « *ce ne sont pas les choses qui troublent les hommes, mais l'opinion qu'ils en ont* ».[10]

Dans le **Talmud,** on lit : « *Tu ne vois pas le monde tel qu'il est, mais tel que tu es* ».

S'il semble impossible de changer la réalité de premier ordre, il est par contre possible d'intervenir sur la réalité de deuxième ordre pour la modifier, sans toutefois que le praticien thérapeute n'intervienne sur cette modification au péril d'influencer son client/patient.

---

[9] Paul Watzlawick (1921-2007) psychologue, psychothérapeute, psychanalyste jungien et sociologue. Il est membre fondateur de l'École de Palo Alto.
[10] Epictète, philosophie stoïcien (50 -125 ap. l'ère chrétienne).

« *Cependant* - nous dit **Axel Karol**[11] – *nous pouvons ajouter que la perception sensorielle dont parle Watzlawick n'est elle-même qu'une construction ou, ce qui serait peut-être plus juste, une altération du Réel et dont il découle que nous pourrions envisager une réalité d'ordre Zéro. En effet nous pouvons affirmer que nos perceptions sont partielles et partiales en ce sens qu'elles ne rendent pas compte de la globalité du réel mais seulement d'une fraction. Par exemple nous percevons seulement un spectre limité de la lumière reçue, si bien que lorsque nous regardons par la fenêtre, nous ne voyons pas le paysage tel qu'il est, mais seulement tel que les limites de notre système visuel nous permettent de le percevoir. Il faut avoir en tête que nos perceptions construisent un référentiel cognitif particulier qui dès lors ne peut être défini que comme une réalité seconde au regard de ce que nous venons de décrire. Outre l'altération due aux limites sensorielles, il y a aussi une construction de la réalité qui déforme les perceptions originales.* »

Nous préconisons avec Axel Karol que la pratique de la méditation, du non-vouloir, du silence de la conscience, de l'hypnose ou de la veille paradoxale, du suspens de l'esprit (*épochè*), comme le proposent les sages, les philosophes et les magiciens de l'âme (psychothérapeutes, hypnothérapeutes, praticiens en relation d'aide, artistes, poètes, etc,) permettent un parcours de ré-adaptation au monde intérieur et par conséquent le monde extérieur, se délivre de la réalité de deuxième ordre, se fraie un chemin par la réalité de premier ordre et surprend quelques fragments de réalité d'*ordre Zéro.* Cette forme de dialectique ascendante qui remonterait aux principes premiers apprendrait à l'être humain que le réel ne peut pas se confondre avec les accoutrements, les oripeaux culturels, et les obsessions « cosmo-dégoulinantes » new age de nombreux illuminés.

Impossible, toutefois, d'atteindre totalement la réalité de degré Zéro car elle est diaphane et toujours en mouvement. Mais si nous rêvons nos possibles, si nous savons la contingence de toute chose, si nous acceptons de nous laisser traverser par les métaphores, alors toutes œuvres poétiques, contes, mythes, fables ; toute œuvre artistiques, nous rendront la souplesse que nous avions égarée sur les sentes de l'épaisse banalité mondaine

[11] Axel Karol travaille la médiation et l'hypnose depuis de nombreuses années. Il s'est formé à l'hypnose et aux pratiques philosophiques, il est co-responsable de l'institut de recherche et de formation Noesis.

L'existentialisme thérapeutique se joue dans une singularité adaptée au monde. Il n'est donc pas question de rechercher la « *ressemblance* » qui serait un leurre, un danger existentiel et troublerait l'espace de l'âme, engendrant un détour maladif. La reproductibilité de la réalité ne nous permet pas de respirer à notre place. **C'est parce que nous n'habitons pas les choses que les problèmes surgissent !** « *Mentir vrai* » sur soi-même, énoncer et porter les masques des réquisits mondains, exclut d'atteindre à jamais quelques morceaux du réel créateur et créant. L'écart que l'on fait durant une séance d'hypnose, sans n'y donner aucune matérialité fixe et pérenne est comparable à cet instant de suspend devant une œuvre de Yoël Tordjman. Cet écart fait **éloge de la souplesse[12] et de la stabilité ; il parle de ce balancement favorable à la méditation ;** il est l'écart nécessaire pour poursuivre un mouvement existentiel idoine à l'essentiel de soi.

Exercice d'autohypnose

***1**. Se poser une question à propos d'une problématique à résoudre et y réfléchir ardemment durant 20 minutes. Cogiter sur les tenants et aboutissants de la situation présente et de celle désirée. Examiner la cohérence du projet souhaité.*
***2**. Contempler durant 20 minutes une œuvre de Yoël Tordjman, se laisser déterritorialiser, surprendre, chercher à voir le lieu de là où elle vous regarde. Lâcher tout vouloir et remarquer comment la forme initiale disparaît au profit du fond qui donne à voir, ressentir ce qui se dérobait jusqu'ici.*
***3**. Fermer les yeux et se reposer durant 10 minutes.*
***4**. « Ne rien faire et que rien ne soit pas fait[13] ».*

[12] Voir l'excellent ouvrage de Corinne Van Loey, Eloge de la souplesse, Dangles Editions, 2015
[13] François Julien, Traité de l'efficacité, Grasset, 1997

Le philosophe et hypno-praticien **François Roustang** parle de « **perceptude** » un espace ouvert en soi et vers le monde qui perçoit au-delà des formes et des schémas cristallisés, un *Tout* à disposition.

Durant une séance d'hypnose, ce fond entraîne le client/patient à se dépayser dans l'ailleurs indéfini de lui-même, là où tous les chemins sont possibles, là où toutes les réalités co-existent. « *La phase d'ouverture* » *ou de* « *dissociation* » *peut mener au dépassement du* « *problème* » *par l'hypnotisé. Exploitant ses propres ressources, il récupère à la fois sa lucidité et la liberté d'esprit nécessaire à la maîtrise de son problème* ». La *perceptude* est perception du *Tout* par opposition à la perception ordinaire qui sépare, divise, « objectifie » et fige la vie. La *perceptude* est la prise en compte de tous nos liens avec le monde. La *perceptude*, c'est rentrer dans le Réel.

L'œuvre de Yoel Tordjman est l'une des voies royales pour cet art de vivre - une *askèsis* - en d'autres termes, ici, une forme de discipline qui vise un « perfectionnement », psychique et physique, une forme de discipline qui permet aussi de reconquérir notre différence.

Kronos et kairos

« *Mais où est passée la madeleine ?* »[14], Où sont les temps de l'âge d'or ?

Ils sont là, présents ! Suffit-il de les retrouver et de prêter attention au *temps de l'infini-présent, intense, impulsif, oscillant qui* conduit partout où se trouvent les réponses aux questions que l'on se pose. Tout est déjà là. L'étrange certitude dans l'incertitude du *kairos* saisissent l'amateur quand soudain, il éprouve l'objet d'art non plus seulement comme beauté, « comblante » mais

[14] Ann Delobelle, enseignante de philosophie et essayiste m'a proposé cet intitulé pour un ouvrage de canevas d'autohypnose dont nous avons le projet d'écrire.

comme brèche, don et apparition du déjà là.

Et c'est bien dans ce moment où *kronos* est remplacé par *kairos*, qu'une autre dimension du temps, non linéaire mais verticale créant de la profondeur dans l'instant, apparaît.

L'embrasure ouvre alors sur une autre perception du monde, des événements, des croyances et sur soi. C'est le temps de l'occasion opportune alors que l'avant était trop tôt, l'après trop tard, l'instant présent devient cet instant de grâce pour décider, agir et exister.

On cesse de courir après le temps perdu, croyant qu'il est perdu, Ce qui est bon, fort, douloureux, trouble, énigmatique, festif, triste, joyeux, fascinant, etc. ; est dans l'actualité de soi.

L'amateur d'art vient d'éprouver le kairos, il en saisi l'éternel présent, la multitude des possibles. La thérapeutique existentielle est en œuvre.

Erotisme de l'expérience esthétique

Mimesis d'un plaisir paradoxal jamais atteignable. Présence, absence, objet énigmatique transitionnel ou porteur de signes, créent une expérience érotique et artistique en même temps.

Quand il y a suspension de l'appareil psychique, présence avec kairos, corps à corps avec la matière, il y a aussi érotisme.

La force vitale s'éveille, presse, pousse, frémit… La proximité avec l'œuvre, la stase et l'extase offrent un sensualisme instinctif.

Du passif à l'actif, il y a dans cette esthétique érotique *d'intenses échanges* entre l'amateur et l'œuvre. La sublimation érotique du geste brûlant *d'éMoi* pour l'artiste en direction de l'amateur, figure magnifiée d'un **Autre** pour lequel il y aura éternellement le trouble d'une absence, est très présente dans l'œuvre de Yoel Tordjman.

L'innamoramento en puissance d'un autre vers soi au travers d'une œuvre d'art crée dans l'espace du possible le désir qui demeure désir. L'appel toujours plus brûlant se lit sur la couche impossible.

L'amateur est saisi, il pressent la sensualité à l'œuvre car l'espace en est chargé de vibration, de forme et de couleurs.

L'image comble de sensualité produit un monde clos, une alcôve d'amour et de pulsions sur lui-même qui s'y dérobe d'autant plus qu'il paraît totalement offert et disponible. Ce manque se métamorphose et ce qui fait défaut engendre un choc amoureux en retour de l'image.

Postlude

Acquérir une œuvre de Yoel Tordjman, ce n'est donc pas se procurer une marchandise, une décoration, une future **relique, c'est décider de purifier son espace. Se reconduire à l'infinie diversité de la nature, des objets, des rêves et de tout ce qui se montre énigme.** La forme s'excède en permanence, bouillonne de lumière et crée des trouées d'où jaillissent la clarté des choses, le fond abyssal et chaotique du monde.

Quelque chose qui est et qui n'est pas en même temps.

Un monde qui se montre dans les interstices, un monde engagé à se cacher tout en montrant nécessairement sa raison d'être au péril de l'humain.

L'espace circonscrit ne peut jamais s'ouvrir complètement, il crée des embrasures et des signes pour intégrer et garder à distance le fond abyssal de la nature afin de créer ce qu'il a de plus cher, la mimesis du FOND.

La passion d'entrevoir perdure depuis l'aube de l'humanité. Le Néant créateur attire et se retire aussitôt dans la crainte de faire disparaître l'humaine condition.

Dans ce vaste entrepôt d'images et représentations permanentes, le voyant nous met face à face avec un hologramme du Réel, *réalité d'ordre Zéro impossible à voir mais possible à percevoir, à la dérobée, dans son intimité dévoilée.*

C'est dans l'entre-deux lorsque le monde des formes et des masques se décompose que le nouveau mode de présence apparaît et montre ses ombres et ses lumières. Espaces troubles et troublants qui se montrent dans l'œuvre d'art et conduisent le regard vers cette rencontre d'une origine oubliée.

L'artiste a capturé pour un instant le voile de l'immortalité et le secret du vivant presque toujours inexistant de la béance entre l'être et l'étant.

Chercher à comprendre le monde, n'est donc pas recopier le prosaïque mais être sans idée pour s'ouvrir à tous les possibles.

Mourir de nos croyances et certitudes, se glisser dans les flots de l'impermanence et dans le désir d'atteindre les limites de ce qui doit cependant demeurer illimité, voilà ce qui se dit dans l'œuvre de Yoel Tordjman.

Sous le joug de *kronos*, de la mortalité, de la douleur, du pouvoir et de la reconnaissance, c'est par la création que l'homme n'a jamais cessé de faire appel à un espace originaire où le temps serait suspendu à l'éternité. Cette recherche d'un temps perdu, d'une origine indivise, d'un temps aboli, se configure comme fête d'une mémoire du phantasme à l'orée de l'existence.

L'œuvre de Yoel Tordjman permet de conquérir la « **créalité** »[15] dont nous avons besoin pour vivre en paix avec nous-même et le monde.

Ainsi, donc créer sa réalité à partir des fragments du réel, recréer sa vie parce que tout repart dans le mouvement et l'indéfini, activer de nouvelles représentations, réorganiser son existence parce que l'Ouvert est à l'œuvre, accepter que tout est vanité, rien que vanité et, l'existence s'apaisera

[15] Terme utilisé par Thierry Melchior, philosophe et psychologue, auteur de « Créer le réel, hypnose et thérapie », Seuil, 2008